

L'attente

Mélanie Lafonteyn

Volume 11, numéro 3, hiver–printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5779ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafonteyn, M. (1997). L'attente. *Brèves littéraires*, 11(3), 66–67.

MÉLANIE LAFONTEYN

L'attente

Le matin, à partir de dix heures, Adèle changeait de visage. Elle pâlisait et de grosses gouttes de sueur mouillaient le col de son chemisier. Une douleur d'estomac insupportable lui donnait la nausée et l'obligeait à s'asseoir d'un coup dans son fauteuil de cuir marron. Pour éviter un tremblement qu'elle ne pouvait dominer, elle écartait les doigts en s'appuyant de toutes ses forces sur les bras du fauteuil et respirait par saccades.

Dix heures trois. Le facteur allait sonner. Dix heures cinq. Aujourd'hui, il y aurait une lettre pour elle. Dix heures six. Elle serait velours, intimité, magie. Dix heures huit. Georges l'aimait. Dix heures dix. Il n'y avait plus aucune chance qu'on sonne à sa porte.

Lorsque les pas du facteur s'éloignaient dans le couloir, elle se levait péniblement, marchait de long en large dans la pièce, regardait par la fenêtre avec angoisse et s'asseyait à nouveau, comme vidée de son sang.

Au bout de trois mois d'attente, elle comprit qu'une maladie dont elle ignorait le nom s'était emparée de son corps et de son esprit et que personne ne l'aiderait à sortir de cette prison qui la tuait jour après jour. Il fallait faire volte-face et lutter avec les dents, les poings, toute l'astuce dont l'intelligence est capable, l'instinct de survie qui sauve toujours des pires douleurs.

Un mercredi, à l'aube, elle traîna son fauteuil jusqu'à l'écritoire et choisit sa meilleure plume. Une fois la lettre rédigée, elle s'habilla avec soin, se maquilla, ouvrit la lourde porte du hall d'entrée de l'immeuble et posta la lettre. Ses jambes lui semblèrent moins pesantes. Son coeur battait régulièrement : elle aurait assez de force pour aller jusqu'au jardin public.

Le lendemain, à dix heures juste, le facteur sonna à sa porte et lui remit une enveloppe. Elle l'ouvrit, déplia les feuillets et lut la lettre d'amour qu'elle s'était écrite la veille. Des mots passionnés jaillissaient de toutes les lignes, qui resplendissaient comme les traînées lumineuses d'un feu d'artifice incontrôlable. L'amoureux imaginaire parlait d'une forêt dont elle était la chaumière, d'un désert dont elle était la source inattendue, d'une île dont elle était le phare. La femme tremblante, fragile, malade d'attente, s'était transformée en souveraine d'un homme qui ne voyait qu'elle, n'aimait qu'elle, ne vivait qu'à travers elle.

Elle relut la lettre que Georges lui avait adressée trois mois auparavant. Elle la trouva incolore, insipide, vulgaire et, stupéfaite, se demanda comment elle avait pu attendre avec une anxiété malade une seconde lettre d'un homme qui ne savait ni s'extasier, ni rêver et ignorait tout du désir d'aimer.

Un samedi soir, elle entendit son nom derrière la porte. Georges était devant elle, les cheveux lissés et la cravate joyeuse, comme s'il n'était coupable d'aucun méfait ni responsable d'aucune trahison.

Adèle le regarda avec cette lucidité terrible qui ne pardonne rien.

- Va-t-en, dit-elle doucement, je suis guérie de toi.